

Des cris et des forces
Philippe Hauser

Il y a, dans la culture occidentale un partage historique entre ce qui parle, articule des concepts et crée des énoncés dotés de sens, et ce qui, sans langage, est rejeté du côté de la pure sensation. C'est la distinction aristotélicienne du *logos* et de la *phoné*. Soient des séries de couples antithétiques, qui tous renvoient à cette distinction fondatrice : humain/animal, intelligence rationnelle/corps sensible, parole/cri. Il y a un destin de la culture occidentale, celui du partage qui exclut et rejette dans l'ombre ce qui ne se tient pas dans la lumière éclatante du concept, du sens et de la vérité. Il y a un destin de la culture, qui ne concerne pas seulement les représentations, mais aussi les pratiques, pratiques sociales, pratiques d'Etat, qui a fini par former le concept de l'homme occidental comme *zoôn logikon* et *animale rationale*. A l'intérieur de ce concept, pas de place pour ce qui voudrait maintenir sa *différence* et se maintenir dans cette *différence*. Fous, sorcières, libertins, putains, pervers, hystériques, artistes maudits disent, mais sans pouvoir le dire, puisque, de langage, sont privés, cette histoire "en dessous" de toute histoire, histoire marginale et périphérique, contre-histoire plutôt qu'histoire, qui défie le mythe de l'homme souverain et raisonnable.

Soit à présent le couple forme/force. La *Weltanschauung* philosophique européenne s'est édifiée sur cette opposition conceptuelle. L'histoire de la philosophie, comme l'histoire de la politique, est l'histoire de la maîtrise des forces, parfois de leur complète négation. Philosophie et politique hypostasient la forme. Forces de la nature, forces internes du corps, forces sociales, toutes les forces sont appelées au devenir-forme. Devenir maître de la nature, du corps, ou de la société, c'est ériger la nature, le corps, la société comme formes, c'est-à-dire comme corps parvenus à l'étape ultime de leurs transformations possibles. Toute maîtrise est capture et détournement des forces, utilisation des forces comme moyens au service d'une cause finale. L'opposition de la forme et de la force révèle la haute prétention de la philosophie à coder dans sa langue la volonté de puissance politique. Mais une forme n'est elle-même qu'un composé de forces qui ne se maintient comme forme que si elle est elle-même une force supérieure à toutes. Toute vie - telle est la grande leçon de Spinoza et Nietzsche - qu'elle soit individuelle ou sociale, est déploiement de forces qui rencontrent d'autres forces, et se conservent autant qu'elles le peuvent. Forces invisibles, en devenir, mais sans histoire et sans langage, elles sont la seule réalité permanente, la seule "substance", si ce vocable usé peut encore avoir un sens.

Là où des forces s'appliquent il y a du cri. Le cri est la langue des forces, leur matérialisation sonore. La fonction du langage est de masquer les forces, de dissimuler leur déploiement en instaurant l'empire du sens. Le cri "dit" toujours l'imminence d'une lutte, d'une lutte à mort pour la vie, de ce que Deleuze appelle la "violence du spectacle". C'est pourquoi le cri est vitalité, manifestation de la Vie comme *puissance d'agir*. Le cri ne s'oppose pourtant pas au langage, il n'y a pas un camp du cri qui affronterait un camp du langage pour lui arracher le pouvoir, ou pour le dominer. Le cri est antérieur à tout langage et à toute parole, à tout pouvoir et à toute domination ; il manifeste seulement la continuité de la Vie contre toutes les forces qui la nient ou la mutilent. Il est ce par quoi les forces invisibles sont rendues visibles. "Rendre visibles ces forces de l'invisible qui le font crier", c'est ce que dit Deleuze à propos des cris dans la peinture de Bacon. Partout ça crie. Ça crie en peinture, en musique et en littérature. Le corps biologique comme le corps social crient. Ce sont les forces qui viennent à l'existence, et ce sont les corps qui proclament leur droit souverain à la Vie contre toutes les puissances qui les menacent. Mais tant qu'on regarde du côté du spectacle et de ses horreurs, on n'entend pas les cris, et l'on s'enivre, en une joie pathologique, de l'odeur des cadavres. On ne voit pas davantage les forces, qui sont passées là et ont accompli leurs basses œuvres. Il faut regarder du côté de celui qui crie, savoir de quelle vitalité il est susceptible d'être le promoteur. Glorifier le cri, moins comme forme de résistance que comme puissance affirmative de Vie.